

JEAN-CLAUDE BOLOGNE

« *Si j'avais la foi, je serais moine contemplatif* »

Spécialiste du Moyen Âge, auteur d'essais sur l'histoire des relations amoureuses, romancier, Jean-Claude Bologna se dit athée. Ce qui ne l'empêche pas d'être touché par l'expérience mystique.



Vous vivez en France depuis plus de trente ans mais gardez-vous une sensibilité particulière liée à vos origines liégeoises et belges ?

– On n'efface pas les vingt-six premières années de sa vie. Liège a été mon point d'ancrage. J'y ai fait mes études de philologie romane et j'ai été nourri par des écrivains belges comme le poète liégeois Alexis Curvers ou des symbolistes comme Maeterlinck, Verhaeren. C'étaient des auteurs sensibles à un état d'esprit où la frontière entre la réalité et la fiction est parfois floue ; ils aimaient ce qui paraît irrationnel. Cela m'a constitué tout comme ce qu'on retrouve dans la peinture symbolique belge avec un artiste comme Spilliaert par exemple.

– Pourtant vous n'avez pas l'esprit frondeur qu'on attribue souvent aux Liégeois...

– C'est vrai. Pour lutter, je préfère l'ironie à la fronde. Il me semble qu'on est plus efficace en minant les choses de l'intérieur qu'en attaquant frontalement...

– Adolescent, la littérature et l'écriture étaient-elles déjà dans votre ligne d'horizon ?

– La littérature était déjà, si pas dans mes gènes, du moins dans mon éducation puisque mon père était professeur de français avant d'être préfet, tout comme mon grand-père maternel. J'ai eu très vite le goût des livres et des bibliothèques. À cinq ans, j'ai écrit mes premiers poèmes que je préférais cacher. À l'adolescence, j'ai fait la découverte de la littérature du Moyen Âge et de l'ancien français. À seize ans, j'ai lu, d'une traite, la Chanson de Roland et cette langue est devenue mienne. Pour mieux la maîtriser, j'ai fait des études de philologie romane. Cela m'a passionné. Si j'avais cru à la réincarnation, ce qui n'a jamais été mon cas, j'aurais dit que j'étais né au XII^e siècle.

– Vous n'avez donc pas choisi d'abord un métier mais plutôt suivi une inclination...

– J'ai d'abord choisi des études qui ont débouché sur un métier. J'ai été professeur de français mais je n'avais pas la passion de l'enseignement. Ce n'était pas ma vocation, même si vingt ans plus tard, j'ai donné et donne encore des cours d'icographie médiévale.

– Vous êtes fondamentalement attiré par le Moyen Âge...

– À l'université, j'ai choisi tous les cours en rapport avec cette époque : philologie, linguistique, art, philosophie... J'ai passé toute une année à lire Thomas d'Aquin en latin. C'est par le Moyen Âge que je suis arrivé à d'autres formes de pensée.

– Devenu critique littéraire dans les années septante, vous avez commencé à écrire et publier. C'est devenu votre manière d'être au monde ?

– Écrire a toujours été ma manière d'être au monde. Publier a été une démarche supplémentaire. La troisième est d'en avoir fait un métier et de vivre des droits d'auteur. L'écriture comme ma manière d'être au monde, c'est plutôt à travers mes romans. Je suis très exigeant et personnel dans leur écriture. Et pour les lire, on doit entrer dans mon univers. Pour l'essai, je dois plus tenir compte de l'univers des lecteurs. J'écris des essais pour m'assurer aussi un revenu. Alors que je ne cherche pas à écrire des romans extrêmement vendeurs. J'ai toujours séparé la fiction, pour laquelle je ne fais aucune concession à ce que je pense être moi-même, et l'essai où je dois aller vers un public. Ce sont deux démarches bien différentes.

« Cette expérience mystique a tout changé. Depuis, je n'ai plus peur de la mort. »

– Après un essai intitulé *Le mysticisme athée, vous avez publié cette année Une mystique sans Dieu qui a attiré notre attention dans notre numéro de juin dernier. Vous y décrivez une expérience bouleversante que vous avez faite, jeune, en lisant un poème de Mallarmé...*

– J'ai toujours des difficultés à en parler... Ce fut une expérience hors cadre, troublante, de mise en contact avec le néant qui ne m'a pas effrayé. Une sorte de conscience sans objet, de surconscience. J'ai découvert une espèce de néant plein...

– À partir de cette expérience, vous avez alors mené des recherches sur ceux qui avaient eu des expériences semblables...

– J'ai d'abord étudié les écrits de mystiques médiévaux comme Maître Eckhart ou Hadewijch d'Anvers qui décrivaient, avec d'autres mots, ce que j'avais vécu, mais dans un cadre chrétien qui n'est pas le mien et en faisant référence à Dieu, ce que je ne pouvais pas dire. J'ai alors fait d'autres lectures et j'ai découvert que

d'autres personnes, croyant en Dieu ou athées, ont également fait des expériences semblables, ou proches, qu'on peut appeler mystiques, et c'est l'objet de ce livre.

– Qu'appellez-vous mysticisme ?

– Une expérience de mise en contact direct et inopiné avec une réalité qui dépasse nos perceptions habituelles, et qu'on peut ressentir tour à tour comme étant le vide ou l'infini.

– Vous vous dites athée...

– Je suis issu d'une famille athée depuis trois générations. Je n'ai donc pas eu de révolte, comme certains, contre l'institution catholique ou la religion. Je suis un athée sans agressivité et non militant. J'ai constaté tout simplement que je ne croyais pas en Dieu.

– Cette expérience a changé quelque chose pour vous ?

– Elle a tout changé. On m'a dit que j'ai vécu ce qu'on appelle un état modifié de la conscience. J'en suis aussi convaincu. Des scientifiques m'ont décrit les zones du cerveau concernées. J'en suis aussi conscient mais la fascination devant un beau paysage ou la griserie de la vitesse ne modifient pas le cours de l'existence. Ici oui. Suite à cette expérience, je n'ai plus eu peur de la mort.

L'expérience du rien et du tout m'a rendu aussi plus responsable du monde. Je sais que j'en fais intégralement partie. Cette expérience n'a pas modifié mon caractère. Elle ne m'a pas apporté une sorte de passivité devant l'attente d'un Dieu à venir, mais j'en suis sorti en étant plus actif. J'ai désormais le sentiment que quelle que soit la décision que je prends, le fondamental ne change pas. La situation décide d'elle-même. Je peux m'énerver comme tout le monde mais quand une décision doit être prise, je suis plus serein sur les conséquences de cette décision.

– Vous ne croyez pas en Dieu, mais beaucoup de définitions sont possibles sous le vocable de Dieu...

– Je ne crois pas au Dieu tout puissant, créateur, qui regarde ce que nous faisons et nous jugera. C'est une conception de Dieu que je trouve naïve, qui n'est pas la mienne, et je sais que ce n'est pas non plus celle de tous les chrétiens aujourd'hui. Je reprends à la fin de mon livre une phrase du philosophe autrichien

d'origine juive Martin Buber, qui dit que quand deux hommes se rencontrent sincèrement, un ange naît entre eux. On a tous vécu cela dans l'amitié vraie, dans la relation amoureuse et entre ceux qui ont vécu une relation mystique. Même si on n'emploie pas les mêmes mots, on se reconnaît. Il existe là quelque chose d'immatériel dans « l'entre nous » et j'imagine que si nous étions des milliards à vivre cela en même temps, ce quelque chose qui pourrait naître, rester, se transmettre, pourrait s'appeler Dieu. Donc, en d'autres mots pour moi, si Dieu a une chance d'exister, c'est par les hommes et c'est ma responsabilité de faire qu'un jour ce Dieu-là existe. Bref, un Dieu à créer tous ensemble.

– Dans plusieurs de vos romans vous faites aussi allusion à un troisième testament qui serait à écrire...

– Je ne suis pas le seul à y penser ! On pourrait dire que le Dieu de l'Ancien Testament a parlé comme un père à des enfants, en donnant des ordres ;

que le Christ a parlé comme un grand frère à des adolescents avec une religion d'amour. Mais l'amour, toujours comme un commandement. Il manque

aujourd'hui une religion qui parle à un adulte, qui pourrait être une religion de l'esprit, qui puisse parler en nous avec d'autres mots mais sans imposer un ordre ou un commandement. Ce serait le « troisième testament ». J'ai concrétisé ce mythe du troisième testament dans plusieurs de mes romans. Il s'agirait d'un livre que chacun a la responsabilité d'écrire dans sa vie, et aux autres de le découvrir après notre mort. Il est important que le support passe de génération en génération. Dans une courte nouvelle que j'ai intitulée *Le testament de sable*, j'ai imaginé que ce livre, qui se transmettrait de génération en génération, portait sur sa couverture un des grains de sable sur lequel le Christ a écrit des mots face aux accusateurs de la femme adultère. Ses seuls mots écrits, rapportés dans les Évangiles et qui se sont effacés. Pour ma part, j'adore écrire sur de vieux carnets vierges trouvés en brocante. C'est un support du passé qui reste dans une tradition alors que ce que je vais écrire est le fruit de mon histoire et de ma pensée.

– À vous écouter, on pourrait penser que vous avez une approche de la vie qu'on trouve chez certains francs-maçons...

– Je n'en suis pas. Je m'en suis toujours tenu à l'écart. Des membres de ma famille en sont mais j'ai toujours eu des réticences vis-à-vis de la franc-maçonnerie qui se voulait surtout un idéal de lumière, de clarté, de raison alors que pour moi, la part d'ombre de l'homme est plus importante.

– Aujourd'hui, la religion ou la recherche spirituelle paraissent de plus en plus suspects, voire nocives, à beaucoup de gens. Qu'en pensez-vous ?

– Je me dis athée mais pas matérialiste ou spiritualiste. Je pense simplement que quelque chose dépasse notre simple biologie corporelle, même si cela se traduit de manière corporelle. Il existe un danger à considérer la spiritualité comme obligatoire ou à encadrer. Pour moi, qui dit religion, dit dogme, risque d'intégrisme et de fanatisme. En insistant sur le mot risque. Cela demande donc de la vigilance, pas plus. À titre personnel, je me méfie aussi de certains maîtres spirituels

« Si Dieu a une chance d'exister, c'est par les hommes ; et c'est ma responsabilité de faire qu'un jour ce Dieu-là existe. »

auto-proclamés, à quelque camp qu'ils appartiennent. Dès qu'on me dit ce que je suis censé devoir penser, je me raidis. Mais il ne faut pas se méfier ou interdire de vivre des expériences mystiques ou spirituelles. On les vit tout simplement et on ne peut réduire l'instruction morale aux seules valeurs de liberté-égalité-fraternité. Il faut être ouvert à ces expériences mystiques vécues dans un cadre religieux ou non religieux. Si on vit une expérience mystique forte dans un cadre laïc et que les gens comprennent que l'on ne vit pas cela seulement dans les sectes, j'aurai réussi. Personnellement, je veux simplement témoigner.

– Certains milieux laïcs ne vous regardent-ils pas de manière un peu suspecte ?

– J'ai entendu différentes sortes de réactions. Une partie me suit. Certains assimilent mon expérience à une simple émotion esthétique, d'autres m'écoutent de manière plus crispée.

– À vous lire, on constate une fine compréhension de ces expériences vécues en milieu chrétien. Et vous semblez aussi avoir plus qu'un simple intérêt pour le monde des monastères...

– J'ai conscience que si j'avais la foi, j'irais du côté des ordres contemplatifs, et que si j'avais vécu au XII^e siècle, je me serais retrouvé dans un monastère. Mais je suis bien dans le monde où je suis. La foi n'a pas été ma voie. Suite à mes livres et mes conférences, j'ai rencontré beaucoup de religieux avec lesquels j'ai discuté avec intérêt, mais je n'ai pas senti le besoin de poursuivre ces discussions ni de m'immerger dans un milieu monastique. En revanche, je suis extrêmement sensible à l'atmosphère des abbayes romanes. Leur harmonie me touche beaucoup.

– Vous avez écrit aussi de nombreux essais traitant des relations humaines. Par exemple : Histoire de la pudeur ou Histoire du sentiment amoureux. Ces sentiments vous paraissent-ils culturels, contingents ou ont-ils une dimension universelle ?

– Dans la relation amoureuse, une large part de ce qu'on vit est culturelle, contingente, mais demeure un noyau humain qui fait qu'on a des réactions basiques

comme par exemple celle de ne pas vouloir montrer aux autres sa faiblesse. Cela, c'est de tous les temps. À partir du moment où la nudité est considérée comme une marque de faiblesse, la pudeur

naît. Aux époques et dans les lieux où la nudité est acceptée et valorisée, la pudeur recule. Même chose pour le sentiment amoureux. Les formes sont extrêmement variables selon les cultures mais depuis qu'on écrit, des poèmes d'amour existent partout qui parlent de ce sentiment qui va au-delà du simple désir de l'acte sexuel.

– Est-ce que des lieux vous inspirent ?

– Beaucoup et ils sont variables. Par exemple les horizons vastes comme la mer avec un vent à décorner les bœufs, un cap écossais ou une lande irlandaise. Quelque chose s'y passe, que je ne maîtrise pas. Je me sens aussi comme chez moi dans les abbayes romanes. Au contraire des églises gothiques qui nous élèvent vers le ciel, ces abbayes nous ramènent vers la terre, la crypte, la profondeur. Je sens que j'y pénètre moi-même.

– Et quelles sont les vertus que vous admirez ?

– La loyauté et la franchise. On passe trop de temps à essayer de traficoter la vérité, de se montrer sous un beau jour factice et on perd l'essentiel.